

# Pourquoi travaille-t-on ?

**On travaille pour trois raisons fondamentales : gagner sa vie, exister socialement et faire des choses qui nous intéressent. Mais chacune de ces motivations a ses revers, poussant chacun tantôt à s'engager tantôt à fuir.**

ACHILLE WEINBERG

**L**e lundi matin, pourquoi se lève-t-on pour aller au travail plutôt que de rester au lit? La réponse tient en quelques mots. On travaille pour gagner sa vie, pour exister socialement (être connu et reconnu), voir des gens et enfin pour faire des choses qui nous intéressent : soigner, enseigner, construire ou réparer, faire la cuisine, écrire, etc.

Mais chacune de ces motivations a son revers. Gagner sa vie? Certains ont plutôt le sentiment de la perdre en travaillant. Exister socialement? Certes, le travail apporte un statut et de la reconnaissance, permet de nouer des liens sociaux, mais génère aussi beaucoup de frustrations, car travailler c'est coopérer mais aussi se heurter aux autres avec tout ce que cela comporte de conflits larvés, de rancœurs et de ressentiments. Enfin, travailler c'est vouloir s'accomplir dans certaines activités enrichissantes : soigner, enseigner, construire, réparer, cuisiner, écrire, plaider, etc. Mais pour une heure de bonheur combien de tâches ennuyeuses, barbant, pénibles?

Ces tensions entre aspirations fondamentales et réalité conduisent chacun d'entre nous à s'engager et se désengager : se passionner et se dégoûter, connaître des moments de plaisir,

d'autres de mortels ennuis, se plonger dans des projets excitants et avoir envie parfois de tout plaquer. Voilà pourquoi l'on a aussi souvent envie de rester au lit...

## Pour gagner sa vie

On travaille d'abord pour gagner sa vie, «subvenir à ses besoins» ou «faire bouillir la marmite», comme on disait autrefois. Travailler apparaît en première approche comme une nécessité vitale. Le travail remonte même aux sources de l'humanité : les hommes de la préhistoire devaient chasser, pêcher, rechercher de la nourriture, fabriquer des outils, construire des

abris, s'occuper du feu, etc. Les technologies auraient dû nous libérer de nombreuses tâches et faire chuter le temps consacré au travail. Ce n'est qu'en partie le cas : au cours d'une vie, le temps de travail a chuté grâce à l'augmentation de la productivité (en gros, on travaille moins tout en produisant beaucoup plus) (1). Dans le même temps, le coût de la vie dans le monde moderne a considérablement augmenté. L'anthropologue Marshall Sahlins a calculé que dans certaines sociétés primitives, les adultes ne passent en moyenne que cinq heures par jour au travail. Cinq heures par jour, soit 35 heures par semaine... Les choses n'auraient-elles que si peu changé depuis la préhistoire (2) ?

Aujourd'hui comme hier, il faudrait donc «travailler pour vivre», se nourrir, se loger, s'habiller, se soigner, et se payer quelques plaisirs. Cette apparente évidence mérite toutefois d'être interrogée.

Tout d'abord est-il vrai que le travail est consubstantiel à l'existence humaine? Telle est la thèse défendue par Georg Hegel puis par Karl Marx qui pense que l'être humain est par nature un être de travail (*encadré p. 38*). L'espèce humaine se serait affranchie du monde naturel par la

**AURORE, 23 ans, stagiaire**

« Je suis pragmatique. Si je travaille, c'est parce que j'ai besoin d'argent, mais s'il n'y avait pas cette nécessité, je ne travaillerais pas. Je trouve largement mon épanouissement hors du travail à travers l'art, la culture, les personnes qui m'entourent. »



**FLORENT**, 27 ans,  
petits boulots  
et mission intérimaire

« Aujourd'hui, j'ai décidé de créer l'emploi qui me fait défaut, comme bon nombre de personnes autour de moi... Si la société n'est pas capable de m'offrir ce dont j'ai besoin, tant pis pour elle. On aurait pu être potes, mais elle n'a pas voulu. Désormais, je poursuis ma route seul. »

technique, l'outil et le travail par lesquels l'être humain transforme la nature et se transforme lui-même. Le travail serait donc ce qui permet à l'humain de s'accomplir... à condition toutefois de supprimer la division du travail qui mutile les individus et l'exploitation qui l'asservit. Cette conception du travail comme accomplissement de soi a été contestée par Hannah Arendt. Dans la *Condition de l'homme moderne* (1958), la philosophe refuse de voir dans le travail le propre de l'humain. Retournant aux penseurs classiques (Aristote notamment), elle rappelle que la vie humaine peut être vécue et pensée sur plusieurs modes. Elle oppose d'abord deux modalités de l'existence, la « vie contemplative » et la « vie active », l'une tournée vers la pensée, l'autre vers l'action, l'une vers la théorie et l'autre vers la « praxis » comme on disait alors. Au sein de la vie active, H. Arendt distingue ensuite trois types d'activité : le travail, la politique et l'œuvre. Le travail est assimilé à une nécessité biologique : c'est une tâche répétitive et animale nécessaire à la survie biologique et qui rive l'existence humaine à la morne reproduction. Il faut dire qu'H. Arendt a conçu son livre dans les années 1950, à une époque où le travail industriel qu'elle a en tête est synonyme de travail à la chaîne et prend le visage du Charlot des *Temps modernes*,

Kieran Doherty/Reuters

**LUCIE, 43 ans,**  
**professeure des écoles**



*Quand j'ai choisi d'enseigner, c'était surtout pour rendre à l'Éducation nationale ce qu'elle m'avait apporté.*

*Venant d'un milieu social plutôt défavorisé, l'école a joué pour moi le rôle d'ascenseur social. Et je voulais contribuer à faire de même pour d'autres enfants. J'adore mon travail. Dans ma classe, j'ai l'impression d'être utile.*

*Malheureusement, ce travail est de plus en plus étouffé par les directives ministérielles qui nous demandent de plus en plus de paperasses (qui ne seront lues par personne!), de plus en plus d'évaluations, de plus en plus de contributions (sécurité routière, hygiène alimentaire, brevet informatique, langues, politesse, etc.).*

*Certains parents attendent tout de l'enseignant, mais refusent de jouer leur rôle de parents (ou ne le peuvent pas). Personnellement, je travaille la moitié de mes vacances. C'est loin de l'idée reçue selon laquelle les enseignants sont toujours en vacances!*

*Aujourd'hui, je suis fatiguée, et j'ai de moins en moins de bonheur à faire ce métier. J'ai malheureusement trop souvent le sentiment de laisser des enfants sur le bord de la route, parce qu'on ne nous donne plus les moyens ni le temps de leur sortir la tête de l'eau. >>*

► condamné aux tâches abrutissantes et aux cadences infernales. Pour la philosophe, le vrai épanouissement humain ne peut se trouver qu'hors du travail, dans la réalisation d'une «œuvre» dont l'art est le modèle, dans l'action politique ou dans la vie de l'esprit.

Deux conceptions du travail s'affrontent donc: le travail vu comme un accomplissement possible de soi ou comme un fardeau dont il faudrait se libérer pour vivre pleinement sa vie d'humain. Ces deux visions alimentent encore aujourd'hui les débats sur le travail. Pour les épigones d'H. Arendt (comme Dominique Méda), une vraie vie est possible hors du travail: c'est là que de plus en plus de nos contemporains recherchent leur accomplissement. Pour les épigones de Marx, le travail reste central dans l'existence humaine: c'est en cherchant à le maîtriser (et non à s'en échapper) que les individus peuvent se réaliser.

Ce débat est théorique, mais a une traduction concrète pour des millions de gens car il renvoie à de vrais dilemmes existentiels. C'est le cas pour cette femme qui s'interroge – famille ou carrière? – et qui finalement décide de s'arrêter provisoirement pour profiter de ses enfants en bas âge. Travailler ou non: c'est un dilemme concret pour cet étudiant qui hésite entre poursuivre des études longues et se lancer sur le marché du travail pour gagner enfin sa vie. C'est aussi un dilemme pour cette enseignante de 58 ans qui s'interroge: prendre sa retraite maintenant et vivre ses rêves longtemps mis au placard ou prolonger encore de quelques années pour assurer une pension de retraite plus confortable?

### **Pour exister socialement**

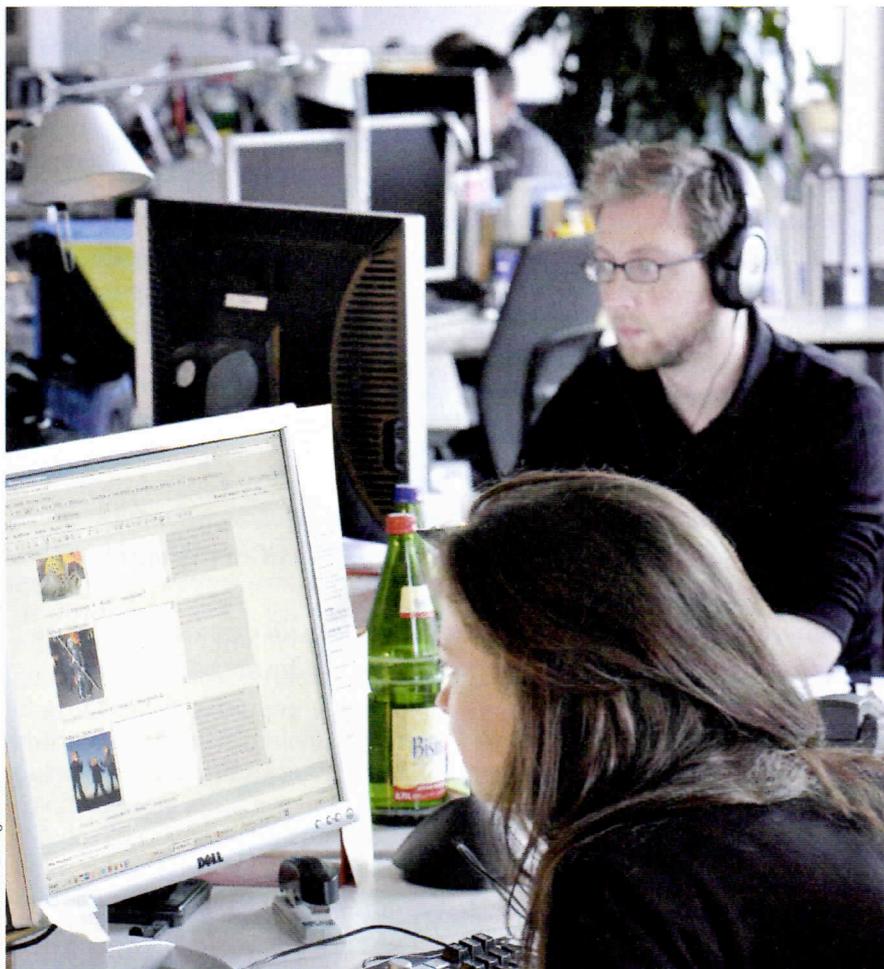
Quand on part au travail le matin, on ne se contente pas d'aller chercher un salaire, on endosse un costume social: celui de l'enseignant, du policier, du chef d'entreprise, du travailleur social,

du garagiste ou du facteur. On part aussi à la rencontre de gens: des collègues, des clients, des élèves, des patients ou des usagers. Le travail est aussi cela: un statut social et des rencontres multiples.

La perception de cette dimension statutaire du travail commence tôt dans l'enfance: «*Quand je serai grand, je serai policier, maîtresse, docteur*» (3). Dans ces rêves d'enfants se mêlent déjà à l'activité elle-même (protéger, enseigner, soigner) une perception intuitive de la noblesse de certains métiers et le port de l'uniforme. Chaque profession trouve sa place le long d'une échelle de prestige (4). Depuis longtemps en Occident, les professions intellectuelles sont mieux considérées que les professions manuelles. Cette hiérarchie évolue dans le temps: certaines professions très considérées comme celles d'enseignant ou de journaliste ont perdu de leur crédit, alors que le prestige du chef cuisinier ou du viticulteur grimpe en flèche (5).

Cela dit, le prestige des professions ne se mesure pas à une échelle unique. Chaque groupe professionnel se forge aussi une image de soi plus ou moins valorisante. Alain Touraine avait déjà repéré la «*conscience fière*» chez les ouvriers d'usine, cette fierté que l'on retrouve chez le boulanger comme chez le sidérurgiste. Ces notions de «fierté», de «dignité» et même de «sens de l'honneur», notions apparemment désuètes, refont aujourd'hui surface (6). Sans doute parce qu'elles touchent à quelque chose de très profond chez les humains. «*Sans cette reconnaissance qui fournit les bases de la dignité et de l'estime de soi, nous ne saurions vivre*», écrit Alain Caillé (7).

Tenir son rang dans la société est donc une motivation centrale pour les animaux sociaux que nous sommes. Mais les aspirations sociales s'expriment également sous une autre forme: sur le lieu de travail se nouent des relations, on y parle, on y rit, on boit le café, on se réunit, on coopère. La sociabilité au travail répond à ce que les



Bruno Delessard/Challenges-Rea

psychologues sociaux nomment un «besoin d'appartenance», qui fait que pour certains le travail représente comme une «seconde famille» (8). Ce besoin d'appartenance est cependant à double tranchant. Car si la solitude est une souffrance, l'inverse est également vrai: parfois «l'enfer, c'est les autres» (Jean-Paul Sartre, *Huis clos*). Le lieu de travail est le lieu des sympathies et des antipathies où l'amitié et la haine se côtoient. Des petits groupes chaleureux et protecteurs se constituent, mais parfois au détriment d'autres groupes. Dans toutes les organisations, entreprises ou administrations se forment des clans, et des cliques opposent des niveaux hiérarchiques, des services et parfois des groupes de salariés entre eux. Chaque clan forme une communauté fusionnelle où l'on rit, s'amuse, se soutient face à l'adversité, et où l'on entretient aussi la haine et le mépris de l'autre

**SARAH, 24 ans,**  
responsable RH  
et communication

« Si je ne travaillais pas pour gagner ma vie, je travaillerais quand même, j'aurais envie et besoin de créer des choses et de le partager avec d'autres. »

**CÉCILE, 41 ans,**  
agricultrice

« Je suis agricultrice, j'adore mon métier. Mais il devient de plus en plus dur, car la faible rémunération m'empêche d'embaucher du personnel pour me faire aider. »

(article p. 40). Le travail c'est aussi cela. Le travail brise l'isolement. Travailler c'est rencontrer des gens, parler, se réunir, coopérer. L'importance fondamentale de cette existence sociale se mesure le plus clairement quand on la perd. Les études de sociologie clinique montrent combien les chômeurs souffrent d'une «perte d'identité», pas simplement de revenus (9). Voilà pourquoi aussi certains retraités se lancent dans des activités bénévoles alors qu'ils pourraient jouir d'un paisible repos à l'écart du monde; à la volonté d'être utile et au désir d'aider l'autre s'ajoute un bénéfice personnel: continuer à «être quelqu'un». C'est ce que procure aussi un travail.

**Pour le plaisir**

« Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez pas à travailler un seul jour de votre vie. » Cette citation de Confucius (extraite du *Livre des sentences*) est extrêmement moderne. Au passage, elle bat en brèche quelques idées reçues sur le travail d'antan. Tout d'abord l'idée que le choix du métier est une invention moderne et qu'autrefois on était toujours assigné à une tâche en fonction de sa naissance. Confucius a vécu cinq siècles avant J.-C. Certes, la mobilité sociale n'était pas ce qu'elle est dans les sociétés contemporaines, mais il est faux de croire que le fils de paysan devait toujours suivre la voie de son père. Il pouvait partir chercher fortune ailleurs: s'embarquer en mer, devenir artisan, commerçant, s'engager comme domestique, devenir prêtre ou... brigand. Certains fils de bonne famille rentraient dans les armes, d'autres dans l'administration (déjà développée à l'époque) ou encore dans le commerce. Une autre idée reçue mise à mal par la formule de Confucius est celle qui voit le travail antique comme une damnation pour tous ceux qui ne sont pas des oisifs. « Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez plus à travailler »: la formule contient l'idée d'une double face du travail: il peut être plaisant ▶

**HADRIEN, 29 ans,**  
journaliste Web

« Pendant plusieurs années, je m'étonnais en permanence d'être payé pour faire ce que j'adorais plus que tout au monde. Ce n'était pas un métier, c'était un épanouissement quotidien. Et puis, un jour, on m'a assis sur une chaise et on m'a demandé de produire. On m'a parlé de statistiques de fréquentation, de visiteur unique, de clics par page, de rendement. Aujourd'hui, je traîne mon métier comme un boulet. J'ai dû voir un psychologue du travail tellement on a désincarné ce métier. J'en suis devenu physiquement malade. »

► ou vécu comme un enfer selon qu'il correspond ou non à nos aspirations profondes.

Travailler, ce n'est pas seulement chercher à gagner sa vie, détenir un statut, rencontrer des gens, c'est aussi effectuer certaines activités pouvant être attrayantes en soi : soigner, construire, réparer, cuisiner, conduire un camion, s'occuper d'animaux ou d'enfants, écrire. Certains trouvent même plaisants la comptabilité, la vente ou l'entretien des pelouses (article p. 46).

Le plaisir que procure une activité en soi relève de ce que les psychologues appellent une motivation intrinsèque\* (et qui se distingue de la motivation extrinsèque liée aux récompenses indirectes : salaires, statut, reconnaissance, etc.). Les spécialistes du travail (philosophes, sociologues, psychologues) ont longtemps négligé cette dimension propre au travail. Depuis peu, elle suscite l'attention. Alain de Botton s'est intéressé à l'intérêt que pouvaient éprouver certains professionnels pour des domaines apparemment peu valorisants : la peinture antirouille des coques de bateaux, la comptabilité analytique, la logistique ou la fabrication de biscuits indus-

**JULIEN, 32 ans,**  
Précarité assumée : le prix de la liberté

« Je suis docteur en sociologie, au chômage depuis 2008. J'alterne périodes d'emploi à temps plein ou à temps partiel et périodes de chômage indemnisées. J'ai des employeurs multiples : rectorat, universités différentes, cours particuliers, contrats de recherche... N'ayant pas de poste stable, j'ai « choisi » de faire le travail que j'aime et d'en accepter les conditions précaires. Le chômage ne me fait pas peur, je suis « né au travail » avec lui. Par nécessité, j'ai une grande capacité d'adaptation aux divers environnements dans lesquels j'évolue et je suis en contact avec des publics très divers (professionnels, adolescents, etc.). Mes journées ne se ressemblent pas, mon travail est très varié et je suis très autonome. (...) J'aime ma liberté, j'aime pouvoir « licencier » un de mes employeurs quand il ne me convient plus. Je vis cela comme un grand luxe. Je me sens au final très libre. »

**VINCENT, 29 ans,**  
Développeur informatique.

« J'ai commencé à programmer pour le plaisir, par passion. Nous avons tous ressenti l'excitation que peut apporter la création d'une application (...). C'est une discipline à la fois intelligente et créative. Aujourd'hui, je commence à programmer pour vivre (ça fait six mois déjà) et des questions existentielles me viennent : vais-je enchaîner les problèmes les uns après les autres toute ma carrière ? Comment vais-je assumer la responsabilité de dysfonctionnements ? Comment gérer les deadlines ? Est-ce cela que je voulais vraiment ? Je travaille dans une PME, je suis seul sur mon projet et donc seul la plupart du temps, dans mon bureau. À la question : « Est-ce que la programmation te passionne ? », je réponds : « Énormément ! » Mais je sens, dans cette première expérience professionnelle, de la pression, du stress, un certain mal-être apparaître, dus à cette lourde responsabilité. »

triels (10). Pourtant, allez rencontrer ces spécialistes, faites-les parler et vous découvrirez que l'on peut se passionner pour les pylônes électriques ou le marketing Web. Alexandra Bidet s'est intéressée à l'engagement dans le travail d'employés à la surveillance du trafic d'un réseau téléphonique (11). L'intérêt intrinsèque que procure tel ou tel emploi se laisse difficilement appréhender dans les catégories géné-

rales de la « valeur » du travail. Ce sont des formes d'attrait difficiles à décrire. L'une d'entre elles relève du souci du travail bien fait : beaucoup de travaux manuels comportent une part d'épreuve à relever. Réparer une moto, c'est être confronté à une panne (telle une intrigue), la détecter, mettre en œuvre son savoir-faire pour réparer, parfois se heurter à des obstacles inattendus qui sont autant de défis.

## FLORENCE, infirmière libérale

Quand on a réussi à la faire redémarrer, que le moteur tourne avec un son agréable, il y a le sentiment du devoir accompli, le clin d'œil complice du compagnon d'atelier, la fierté d'avoir dominé la machine. Cette petite dramaturgie humaine échappe à qui n'est pas de la partie (12). Même dans certains métiers pénibles on peut trouver du charme. Le sociologue Thierry Pillon, qui a collecté de nombreux témoignages d'ouvriers, note que «le travail répétitif de l'usine par exemple, aussi pénible soit-il, conduit parfois à une forme d'allégresse, de joie passagère, il permet le rêve et la prise de distance» (13). Il n'y a pas que les métiers créatifs (architecte ou publicitaire), intellectuels (journaliste ou chercheur), prestigieux (avocat ou chirurgien), nobles (tailleur de pierre) qui suscitent des passions. Une foule d'activités sont attractives en soi parce qu'elles comportent des épreuves, des défis, des problèmes à résoudre, des moments d'attention où l'on oublie tout le reste. Michel Jouanneaux, qui appelle à une anthropologie de l'activité, souligne qu'il y a dans nombre de métiers une dimension ludique: même pour planter des arbustes le long d'une chaussée ou souder correctement deux tôles de métal. Le travail est aussi un jeu (14). C'est aussi un engagement, une mobilisation intellectuelle et affective, qui appelle un cadre conceptuel élargi par rapport aux catégories habituelles de la sociologie du travail.

Reste évidemment que certains métiers sont plus attractifs que d'autres: on imagine bien que restaurer des tableaux anciens est plus gratifiant qu'être rivé à un poste téléphonique dans un call center. De ce point de vue, les plaisirs et les peines au travail ont changé de nature en un demi-siècle. La sociologie du travail du xx<sup>e</sup> siècle avait dénoncé les aspects mutilants, déshumanisants et abrutissants du travail à la chaîne (taylorisme et fordisme). Aujourd'hui, ce sont la pénibilité psychologique, le stress, le

« Pour ce qui me concerne, c'est un job comme les autres et qui ne souffre pas de la crise... Ce qui me permet de gagner entre 3 000 et 4 000 euros par mois en faisant un peu d'heures supplémentaires et en changeant régulièrement de structures, et surtout de ne pas m'ennuyer, ni me prendre la tête avec des querelles d'équipes... Mon critère principal, c'est le taux horaire... puis l'intérêt du job... »

burn-out qui sont dénoncés comme les nouvelles formes de pénibilité du travail.

### Trois raisons de travailler?

On travaille pour gagner sa vie, pour exister socialement, pour accomplir des tâches intéressantes et s'accomplir. Mais ces trois raisons de travailler ont chacune son inverse: on cherche à se détourner du travail parce que l'on ne gagne pas assez, que l'on n'est pas suffisamment reconnu, que l'on n'aime pas les gens avec qui l'on travaille, que

## M O T S - C L É S

### MOTIVATION INTRINSÈQUE ET EXTRINSÈQUE

La célèbre distinction proposée par Edward Deci et Richard Ryan sépare la motivation intrinsèque (ce que l'on fait de son propre chef, pour le plaisir et l'activité en elle-même) et la motivation extrinsèque (ce que l'on fait pour obtenir une récompense indirecte: un salaire, un diplôme, une reconnaissance...).

### SENSMAKING

Selon le psychosociologue Kurt E. Weick, une organisation a besoin de «fabriquer du sens» (*sensmaking*) pour que les individus s'investissent dans leur travail. Les trois sources principales de sens du travail sont la culture, la stratégie et la structure. La culture, ensemble de «valeurs reconnues» qui donne des repères positifs dans lequel les salariés peuvent se reconnaître. La stratégie donne des orientations claires et lisibles pour l'action de chacun. La structure codifie les rôles, règles, procédures et doit expliciter ce que l'on attend de chacun.

### RECONNAISSANCE AU TRAVAIL

La «reconnaissance du travail», thème devenu dominant dans les revendications individuelles et collectives, est prise en compte par les philosophes et sociologues qui y voient une aspiration humaine fondamentale. Cette revendication s'inscrit dans un mouvement plus général pour la reconnaissance des minorités, des victimes, etc., et comporte plusieurs composantes: statutaire, matérielle, symbolique et affective.



Stéphanie Lettenberger/Rea

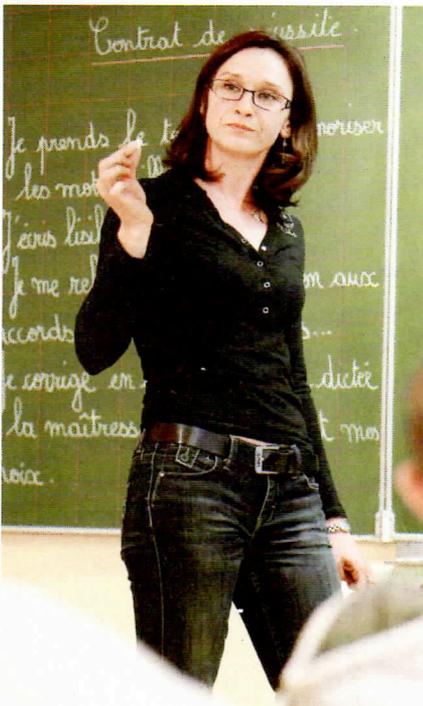
**XAVIER**  
travailleur social

« Pendant dix ans, j'ai exercé le métier d'éducateur spécialisé dans un service de protection de l'enfance. Comme chacun de mes collègues, j'assumais en continu trente mesures d'assistance éducative en milieu ouvert ordonnées par le juge des enfants. (...) Durant ces années, j'ai essayé d'aider les parents et leurs enfants. Je suis allé dans les familles, au tribunal, au commissariat, dans les écoles, à l'hôpital, dans les foyers, dans les bars, dans des lieux improbables. J'ai pris des risques dans la rue, je me suis réfugié dans mon bureau. J'ai monté des escaliers, je les ai descendus. J'ai connu des portes, des milliers de portes fermées, des portes de maison, des portes de HLM, des portes de caravane, des portes de prison... J'ai vu pleurer des mères, j'ai vu des pères en colère, des colères froides, d'autres incendiaires, des colères salutaires... J'ai pris des coups, j'ai porté plainte, j'ai placé des enfants, j'ai soutenu leur retour. J'ai contrôlé, j'ai fermé les yeux, j'ai humilié des parents, je me suis battu pour qu'ils ne le soient plus. J'ai écrit des rapports, j'en ai bâclés, j'en ai réussis, je les ai lus aux parents, j'en ai parlé au juge, j'ai écouté, je me suis tu, j'ai fait taire. J'ai rencontré des catholiques, des juifs, des musulmans, des témoins de Jéhovah, des agnostiques, j'en ai rencontré qui s'en foutaient. J'ai suivi des riches, des très riches, j'ai suivi des pauvres, surtout des pauvres. On m'a dit merci, on m'en a voulu, on m'a offert des chocolats, on m'a reçu le couteau à la main. J'ai été heureux, triste, honteux, révolté, courageux, lâche, fier, désabusé, j'ai quitté les rangs, j'y suis retourné. J'ai résisté, j'ai cédé, je me suis agenouillé, je me suis redressé. J'ai espéré. Bref, toutes ces années j'ai été humain... à ne plus savoir que faire. »

• **Les Non-Dits du travail social**  
Xavier Bouchereau, Erès, 2012.

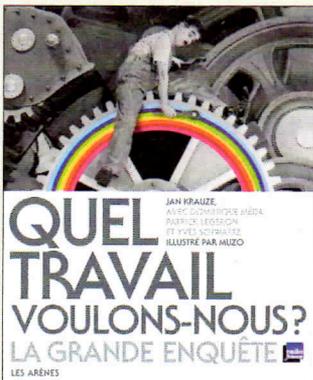
récolter dans les enquêtes sur la satisfaction au travail (15). Ces attitudes vont de l'enthousiasme au dégoût avec toute une gamme de variations intermédiaires: on peut aimer son travail, mais pas les gens avec qui on le fait. On peut se plaire dans l'ambiance d'une équipe malgré un métier peu gratifiant; on peut s'accrocher à un emploi uniquement pour le salaire tout en ayant perdu la flamme car l'amour du travail subit aussi l'usure du temps; on peut s'en détourner parce que l'on en a « fait le tour », que l'on s'est habitué et que l'on souhaite tourner la page. Pour un nouveau travail que l'on rêve plus enrichissant... ■

- (1) Jean Fourastié, *Pourquoi nous travaillons*, Puf, 1959; voir aussi l'entretien avec Jean Viard, « Quand les modes de vie transforment la société », *Sciences Humaines*, n° 237, mai 2012.
- (2) Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. Économie des sociétés primitives*, Gallimard, 1976.
- (3) Jean-François Dortier, « Quand je serai grand... », *Sciences Humaines*, n° 234, février 2012.
- (4) L'étude classique est celle de Donald J. Treiman, *Occupational Prestige in Comparative Perspective*, Academic Press, 1977. Voir aussi Christine Chambaz, Éric Maurin et Constance Torelli, « L'évaluation sociale des professions en France. Construction et analyse d'une échelle des professions », *Revue française de sociologie*, vol. XXXIX, n° 1, 1998.
- (5) Régine Bercot et Alexandre Mathieu-Fritz, *Le Prestige des professions et ses failles. Huissiers de justice, chirurgiens et sociologues*, Hermann, 2008.
- (6) François Chêrèque, Patricia, Romain, Nabila et les autres. *Le travail, entre souffrances et fierté*, Albin Michel, 2011.
- (7) Alain Caillé, « Présentation, dossier « De la reconnaissance », *Revue du Mauss*, n° 23, 2004.
- (8) Roy F. Baumeister et Mark R. Leary, « The need to belong. Desire for interpersonal attachments as a fundamental human motivation », *Psychological Bulletin*, n° 117, 1995.
- (9) Danièle Linhart, *Perte d'emploi, perte de soi*, Erès, 2002.
- (10) Alain de Botton, *Splendeurs et misères du travail*, Mercure de France, 2009.
- (11) Alexandra Bidet, *L'Engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot?*, Puf, 2011.
- (12) Matthew Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, 2010.
- (13) Thierry Pillon, *Le Corps à l'ouvrage*, Stock, 2012.
- (14) Michel Jouanneaux, *De l'agir au travail*, Octarès, 2011.
- (15) Jan Krauze (dir.), *Quel travail voulons-nous? La grande enquête*, Les Arènes, 2012.



Nicolas Tavernier/Rea

► L'on est lassé de certaines tâches, etc. Dès lors, l'engagement dans le travail va susciter une multitude de variations individuelles comme le montrent les multiples témoignages que l'on peut



**Témoignages sur le travail**

Certains de ces témoignages sont extraits de Jan Krauze (dir.), *Quel travail voulons-nous? La grande enquête*, Les Arènes, 2012. D'autres sont tirés de forums professionnels recueillis sur le Web.